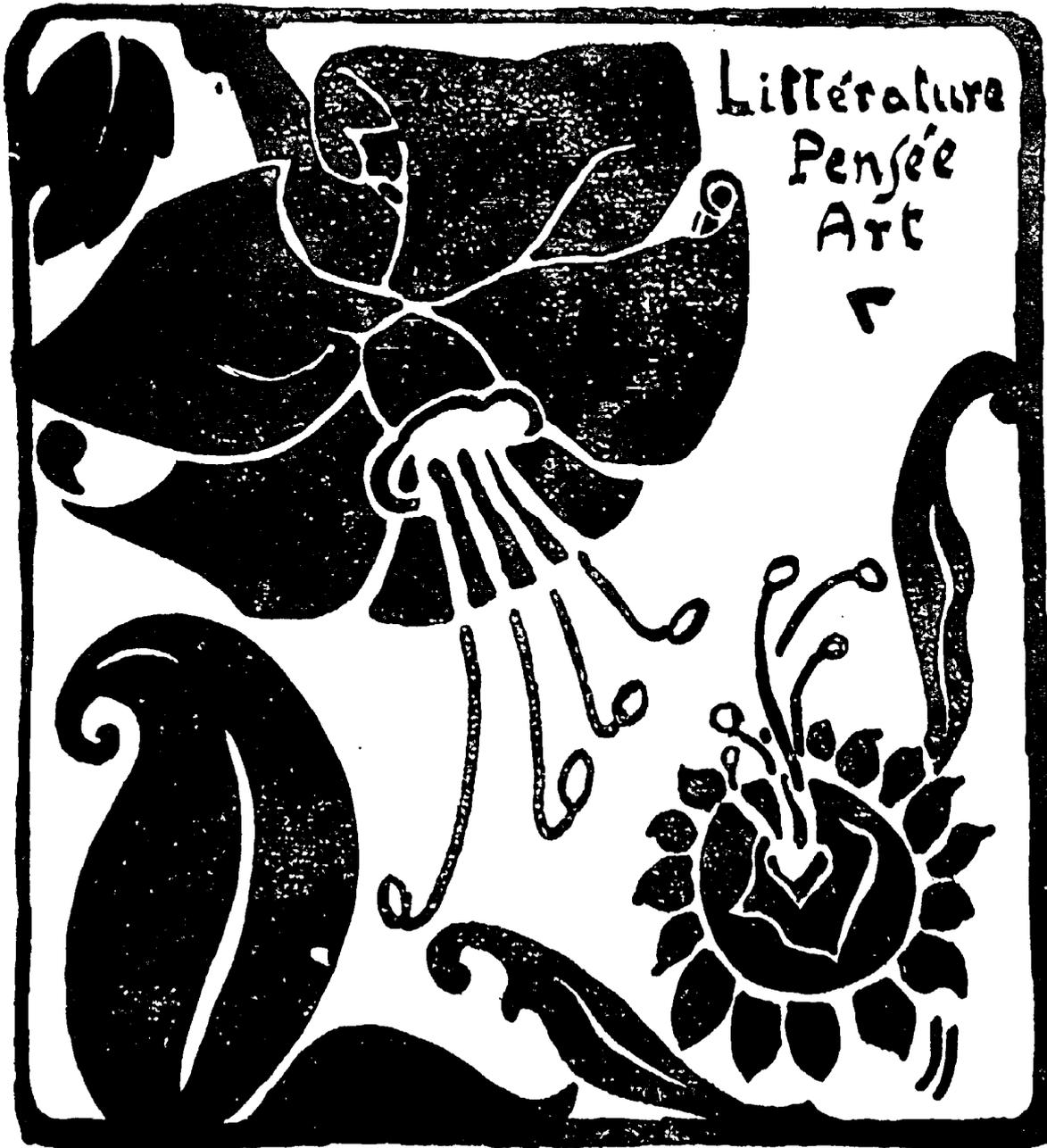




# *Ideal et Réalité.*



*Se trouve aux Editions du FAUNE :*  
78, RUE D'ANJOU  
PARIS - VIII<sup>e</sup>

Conseiller Fondateur : THÉMANLYS

# Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Directeur : **Gustave ROUGER**

Rédacteur en Chef : **Ernest MARX**

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER. —  
*Théâtres* : Henri DHOMONT. — *Revue* : Ernest MARX.  
— *Peinture* : Jacques BLOT. — *Musique* : François  
de BRETEUIL. — *Danse* : Jacqueline CHAUMONT. —  
*Sciences Psychiques* : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe  
Idéal et Réalité* : Maurice HEIM.

---

## SOMMAIRE DU N° 4

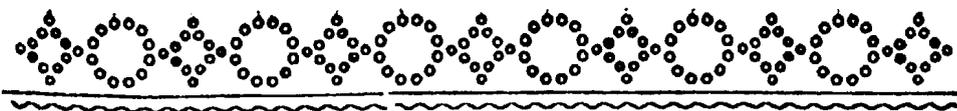
	Pages
I. <b>Gustave Rouger</b> : <i>La Renaissance du Maroc ou dix ans de Protectorat Français</i> .....	145
II. <b>R. Alba</b> : <i>Le Vase</i> ; sonnet .....	151
III. <b>Claude Gével</b> : <i>La Cité des Gens Heureux</i> .....	152
IV. <b>Pascal Thémanlys</b> : <i>A l'Ombre des Souvenirs</i> , poèmes en prose.....	155
V. <b>Frédéric de Murcie</b> : <i>Echos d'Orient</i> . . . . .	162
VI. <b>Vir</b> : <i>Quelques Faits</i> .....	165
VII. <b>Thémanlys</b> : <i>Le Miroir Philosophique</i> , suite.....	169
CHRONIQUES DU MOIS. — <i>Les Livres</i> : Gustave ROUGER — <i>Le Théâtre</i> : Henri DHOMONT. — <i>La Peinture</i> : Jacques BLOT. — <i>La Musique</i> : L. S. — <i>Le Groupe Idéal et Réalité</i> : I. R	

---

*Abonnement* : 20 fr. par an. — *Etranger* : 25 fr.  
(Voir 3<sup>e</sup> page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-  
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



# La Renaissance du Maroc

OU DIX ANS DE PROTECTORAT FRANÇAIS

---

C'est le titre d'un ouvrage que vient de faire éditer le Protectorat français, à l'occasion de l'Exposition Coloniale de Marseille, pour commémorer le décennaire de son établissement au Maroc. Ce n'est pas un ouvrage technique, inaccessible aux profanes, mais un exposé très lisible sous une forme attrayante, de l'œuvre française depuis dix ans ; ce n'est pas un auto-dithyrambe de l'administration mais une récapitulation très précise des difficultés trouvées tant à notre arrivée qu'au cours de notre action, des moyens, plus ou moins heureux, employés pour les vaincre, et une confession très sincère des résultats obtenus ainsi que des questions restant à résoudre.

Aussi bien mon but n'est-il pas d'essayer de résumer ici ce livre qui, lui-même un résumé, ne compte pas moins de cinq cents pages, et auquel ont collaboré, outre des techniciens de haute valeur, de purs artistes ayant voué un culte au Maroc, tels André Chevrillon et les Tharaud, mais bien de prendre prétexte de cet

ouvrage pour tâcher de tirer de l'œuvre française au Maroc les enseignements qu'elle comporte au point de vue national.

Là encore je ne puis songer à épuiser une question qui déborderait de beaucoup le cadre de cet article, mais je me bornerai à suggérer les principales leçons fournies par le spectacle du Maroc, laissant à chacun le soin d'en tirer de lui-même les conclusions.

Et d'abord qu'est allée faire la France au Maroc ? Une conquête, diront les uns ; une colonisation, diront les autres. Ce n'est ni ceci ni cela : c'est une pacification par un protectorat.

Une pacification, parce que le Maroc, vieil empire aux cadres constitués, mais croulants, vivait depuis des siècles, par suite de l'affaiblissement de son pouvoir central, dans un état d'anarchie aussi dangereux pour lui-même que pour les intérêts européens qui s'y faisaient chaque jour plus nombreux. Parce que l'impuissance des sultans empêchait tout un peuple d'agriculteurs laborieux, d'artisans consciencieux, de commerçants avisés, d'évoluer avec son temps, pour tirer un parti légitime de ses qualités. Parce que cette anarchie se traduisait non seulement par le désordre administratif, mais par un perpétuel état de guerre entre les tribus et par toutes les misères qui en découlent.

Et cette pacification dont nous avons été chargés par l'Europe, nous l'opérons par un Protectorat, parce que nous ne l'opérons pas pour notre compte et pour notre exclusif profit, mais pour le compte du parti de l'ordre et de l'évolution dans le pays auquel nous nous sommes consacrés.

Qu'en échange de cette dure tâche nous retirions pour les Français, soit établis au Maroc, soit commer-

çant avec lui, des avantages, ce sera tant mieux, car nous aurons fait ainsi une œuvre française, mais nul ne m'en voudra de dire que ce point de vue doit passer au second plan et ne se présenter que subsidiairement dans une œuvre avant tout *humaine*.

Se pencher sur un peuple plein des plus hautes qualités traditionnelles, mais que son isolement a gardé à l'écart de l'esprit scientifique et des progrès qui s'y rattachent, restaurer les vieux cadres de son Empire, en se gardant bien de les bouleverser, mais en les doublant d'une équipe de conseillers prudents, qui apporteront progressivement un peu de l'esprit nouveau et des sciences nouvelles, obtenir, par une gestion habile des Finances publiques, par la répression des concussions locales, que le rendement des impôts soit décuplé tout en abaissant la charge individuelle du contribuable, doter, grâce à quelques emprunts faits par l'Empire lui-même, cet Empire d'un réseau complet de routes, de voies ferrées, de télégraphes, et d'un système de ports déjà effectif, amener en confiance les plus grandes familles du pays au point que leurs fils se disputent l'honneur d'être admis dans nos écoles supérieures, et le peuple au point d'emplir de ses enfants les nombreuses écoles ouvertes sur tous les points du territoire, avoir fait régner la paix et la sécurité la plus absolue dans une zone dont l'augmentation progressive atteint maintenant la presque totalité du pays, à l'exclusion de massifs montagneux inhabitables, avoir, par cette sécurité, donné à l'agriculture, au commerce et à l'industrie un essor sans précédent à peine enrayé depuis quelques semaines par les répercussions inévitables de la crise mondiale, et avoir obtenu ce résultat prodigieux en moins de dix ans, dont quatre ans de guerre et pour une participation financière du budget français attei-

gnant à peine un milliard en tout depuis 1907 (ce milliard représentant le chiffre net des opérations militaires qui seules sont à la charge de l'Etat français), voilà une œuvre humaine et française assez belle pour que nous puissions, en étudiant les méthodes qui y ont présidé, en tirer quelques enseignements. Le premier de tous est la *Continuité*. Si, comme il est d'usage dans les colonies où l'attribution d'un Gouvernement est une question d'ordre électoral, le Résident général de France au Maroc avait été changé cinq ou six fois depuis dix ans, et en admettant même que les titulaires successifs de cette charge eussent tous été des hommes éminents, nul doute que nous n'aurions pas à enregistrer un résultat aussi frappant. Bien peu d'hommes, dans notre République, ont compris que toute œuvre où intervient le facteur humain, est une œuvre de longue haleine. La Renaissance d'un pays, quels que soient les moyens mécaniques employés pour l'y aider, est comme son gouvernement, une œuvre avant tout psychologique. Des esprits humains ne se retournent pas comme le volant d'une machine. Or nous voyons en France des ministres souvent pleins de bonne volonté, pleins d'idées, pleins d'ardeur au travail, interpellés et renversés après quelques jours de pouvoir avant que les réformes qu'ils ont introduites n'aient eu le temps matériel d'être appliquées et de porter leurs fruits. Quelques années après, si le hasard a voulu que leurs successeurs ne prissent point par principe le contre-pied de leur méthode, on s'aperçoit qu'ils avaient vu juste et que si on les avait laissés travailler en paix, si on leur avait fait crédit du temps nécessaire, ils auraient sans doute fait merveille. Bien des œuvres sont ainsi encore pendantes faute de cet élément qui est la première grande leçon du Maroc, la *continuité*.

---

Si allant plus loin que cette première leçon, dont la France profitera, j'espère, puisqu'elle est donnée par la réussite d'une expérience qu'elle a elle-même tentée, nous pénétrons plus avant dans les méthodes d'administration appliquées au Maroc par le Mandataire de la France, que d'enseignements pourrons-nous en tirer !

Et d'abord l'esprit même qui préside à l'administration marocaine ; il est caractérisé par deux éléments, la confiance et l'adaptation. En France, tout le système administratif est basé sur la défiance. Le pouvoir semble croire toujours que le fonctionnaire ne saurait agir que dans son intérêt propre. De là ce réseau de formalités, de commissions et de sous-commissions, ce luxe de précautions paperassières dans lequel on enserme ce malheureux dont tout le temps se passe désormais à essayer de s'y débattre, tandis qu'il ne peut plus apercevoir le but véritable de son travail. L'anonymat et l'interchangeabilité, tels sont les deux poids morts de l'administration de notre pays.

Au Maroc, il y a un chef qui connaît tout son monde, qui sait pourquoi il a mis tel monsieur à telle place et qui, une fois qu'il y est, lui fait confiance. Et il sera toujours avec lui lorsque, même par des méthodes imprévues, ce fonctionnaire aura voulu s'adapter aux circonstances actuelles d'un pays dont l'évolution est si rapide.

Le Maréchal Lyautey, esprit de synthèse fait homme, voit grand et voit loin et il demande à ceux qui l'entourent de s'efforcer de voir comme lui, et comme lui de s'adapter instantanément à toute situation nouvelle.

Tous ceux qui ont au Maroc la tâche d'administrer, savent qu'ils sont connus de leur chef et suivis par lui sur le seul chemin de l'intérêt général, Hors de toutes

les routines, ils inventent et créent suivant les besoins, certains d'être approuvés. Ils ont confiance en leur chef comme leur chef a confiance en eux. C'est là le secret principal de l'œuvre marocaine.

Je laisse au lecteur, le soin de trouver lui-même les branches de l'administration française, qui pourraient tirer profit de cette triple leçon, en attendant que, dans la suite de cette étude, j'indique ce que dans le domaine économique, dans le domaine artistique et dans d'autres encore, le Maroc peut apprendre aux Français de bonne volonté.

*(A suivre.)*

GUSTAVE ROUGER.



---

## LE VASE

---

C'est un vase de grès de forme simple et pure ;  
Un obscur artisan l'a pétri de ses mains ;  
Pourtant il met au cœur plus de rêves humains  
Que des vaisseaux d'argent, la fine ciselure.

L'amour avec lequel fut modelée la terre  
Fuse de ses couleurs, éclate en ses contours.  
Celui qui le forma souriait aux longs jours.  
Chacun d'eux pour lui seul, dévoilait un mystère.

La Beauté conduisait ses doigts laborieux,  
Humble il aidait le Ciel dans l'œuvre glorieux  
Et son travail tenace était une prière.

Heureux qui comme lui, vivant avec ferveur,  
Cherche, dans les élans d'une invincible ardeur,  
A réveiller l'Esprit du sein de la Matière.

R. ALBA.



---

LA  
CITÉ DES GENS HEUREUX

---

Quickstown était une petite ville comme d'autres petites villes, avec des rues toutes droites et des maisons blanches, construites sur les deux rives d'un fleuve, coupé de ponts, à intervalles réguliers. Elle avait sa grande place avec sa maison commune et son théâtre. Elle avait son collège et son cercle de sports. Elle avait ses riches et ses pauvres, ses gamins dans les squares, ses vieilles dames épiant la vie des autres derrière leurs croisées, ses sectes religieuses, ses partis politiques, ses intrigues d'intérêts et d'amour. Elle avait toutes les habitudes, toutes les inimitiés, toutes les injustices, tous les intérêts opposés, qui font une petite ville.

Et l'on y voyait des visages mécontents, des regards haineux, des yeux gonflés de larmes. L'on y entendait des femmes se plaindre de leur maris, des mères se désespérer de l'inconduite de leurs enfants, des acheteurs s'irriter contre leurs fournisseurs, et des jeunes et des vieux, des filles et des garçons, des manœuvres et des rentiers récriminer contre leur existence avec une égale véhémence, qu'ils en eussent motifs ou non.

Dès qu'il eut gagné dans sa fabrique de conserves son deuxième milliard, Mr. W. K. Chapford s'arracha au souci des affaires et revint vivre dans sa ville natale. Il ne se soustrayait point pour cela à son devoir ; tel son compatriote M. Carnégie, il estimait que sa fortune lui imposait le rôle de régulateur des richesses, mais il était sceptique quant aux moyens employés jusqu'alors pour le remplir. Contribuer au progrès de l'humanité lui paraissait une entreprise condamnée d'avance. Pratique dans sa philanthropie, il préféra chercher le moyen d'être vraiment utile à ses quelque cinq mille concitoyens. Il le trouva. L'idée surgit, un beau matin, de son cerveau, toute construite. Il ne s'en étonna pas, car il avait assez de lettres pour se rappeler le symbole d'Athena sortant, armée de pied en cap, du crâne de Zeus, son père.

Quelques jours plus tard, chaque Quickstownien put lire, sur les murs de sa ville, une affiche l'invitant à passer chez Mr. W. K. Chapford ; il y toucherait la prime annuelle, payable d'avance, à laquelle il avait droit : c'était une assurance d'un nouveau genre.

Il y eut des incrédules qui prenaient un air entendu et affirmaient que « ça ne durerait pas », des esprits forts qui déniaient à autrui le droit de s'inquiéter de leur sort, et la foule de ceux qui s'effarouchent de ce qu'ils ne comprennent pas : ils refusaient la charité, ils n'acceptaient pas d'être surveillés....

Mais deux mille dollars par an sont bons à prendre, et le premier tumulte passé, chacun dut bien en convenir. Les plus misérables passèrent à la caisse.. D'autres suivirent... Peu à peu, l'opposition se désagrégea, chacun trouvant un motif valable pour revenir sur son avis : Celui-ci en raison du « caractère hautement moral de

l'œuvre », un autre, sous prétexte de ne pas humilier ses concitoyens, un troisième par solidarité...

Tous les Quickstowniens encaissèrent la somme, la dépensèrent et se promirent de faire ce qu'il fallait pour la toucher l'année suivante.

Or, cela ne semblait certes pas difficile. Il suffisait d'être heureux, ou plutôt de le paraître. Les deux mille dollars étaient une prime au bonheur. L'important était de présenter toujours à Mr. W. K. Chapford ou à ses inspecteurs, reconnaissables à leur brassard de velours cerise, un visage souriant, une attitude satisfaite. Ces agents de la joie circulaient beaucoup, avaient le droit de perquisition ; mais avec un peu d'habileté, le plus neurasthénique se promettait bien de se tirer d'affaire.

Peu à peu Quickstown prit une physionomie nouvelle, faite de regards contents, de visages réjouis... Les sergents de ville chômaient, les séances de justice étaient empreintes d'une aménité charmante. Les marchés du jeudi se passaient dans la concorde et les rires. La chambre des divorces suspendait ses audiences. Depuis qu'entre amis, on évitait de se plaindre de sa santé, l'état sanitaire s'était beaucoup amélioré.

... Peu à peu le succès donnait sa pleine valeur à l'œuvre de Mr. W. K. Chapford. En moins de trois années, tous les Quickstowniens, à force de se donner l'apparence et l'attitude de gens heureux, le devinrent en vérité. Et si vous me demandez pourquoi la ville de Quickstown n'est pas plus connue de par le monde, je vous répondrai que seuls les gens à moitié heureux cherchent à faire parade de leur bonheur, moyen illusoire de le compléter.

CLAUDE GÉVEL.

---

## A L'OMBRE DES SOUVENIRS

---

### LA VIE DU POÈTE

.....

Mes songes étaient sombres...

La nuit était sombre...

Qui donc se perdait,  
dans les chemins ténébreux de mon âme ?

Qui donc se perdait  
dans les sentiers glacés de mon cœur ?

Personne !

Car il n'y avait rien ce soir-là dans mon âme...

Autrefois, les bijoux y étaient nombreux,

L'or abondant,

Et toutes les pierres de la mer

Y resplendissaient, encavées sous une voûte d'azur  
qui était mon ciel sans limites...

Et puis, il y avait aussi des fenêtres immenses,  
ouvertes sur la vie...

Mais cela s'est enfui !

Elle a tout dérobé, en s'en allant l..

: Reconstruire ce qu'Elle brise,

Et être toujours prêt comme ce matin  
à revoir avec joie l'aurore  
qui rapporte dans ses bras tout ce qui nous avait quitté :  
... C'est la vie du Poète !



### UNE BACCHANTE

.....

Je suis celle qui se traîne dans les ronces parmi les  
[lianes et les épines,  
Qui court parmi les forêts-vierges,  
Qui tend éternellement sa coupe de cristal. !

Je suis, sœur des grands fauves,  
la plus insensible des femmes.

Je ne suis pas comme la nymphe qui,  
derrière les roseaux de la rivière,  
attire l'homme et l'enchaîne d'un regard !

Je ne suis pas une charmeuse,  
Je suis une dompteuse,  
et mon fouet est cinglant !  
Je suis l'esclave de mon passé,  
et je n'ai pas d'avenir !

Ma colère est plus à craindre que celle du monstre de la  
[caverne !

Nul n'a pu entendre mes rires,  
Car je ne sais que crier lamentablement...  
Tantôt comme une épave, tantôt cruelle et infatigable,  
je gémiss par la terre !  
Toujours à la poursuite des ténèbres,  
je vais sans regarder derrière moi !





**SILENCE**

\*\*\*\*\*

Que tout se taise !  
Que le silence nous enveloppe de son large manteau  
Et qu'il n'y soit brodé qu'un mot,  
En lettres d'or et de diamant :  
Amour !  
Que la vie s'endorme,  
Que les pleurs comme les rires cessent,  
Que tout s'abandonne dans le calme !  
Ecoutez dans l'espace les vibrations qui vont se taire...  
Les parfums n'osent plus s'élever,  
Nous n'osons plus les respirer ..  
Ne troublez point l'instant cristallin !  
Nuit...

. . . . .

Maintenant, recueillez les premiers bruits du matin  
Qui montent harmonieusement...  
Et avant que l'aurore paraisse,  
Et avant que le printemps n'éclore,  
Qu'un baiser, long comme un rêve...,  
Sur mes lèvres se pose !

**SA NAISSANCE**

\*\*\*\*\*

Ma joie s'est pétrifiée comme une algue marine,  
Elle s'est fossilisée, perdant la liberté !  
Avec ma lassitude, elle crut devoir s'allier,  
Et, clamant leurs captivités,

Toutes deux se rencontrèrent, comme la vague et la grève,  
 chacune s'oubliant,  
 pour s'unir en moi-même !  
 L'une et l'autre oppressées, écrasées pour se fondre,  
 Perdirent, au même instant, leur personnalité.  
 De cette rencontre folle,  
 Jaillit, comme une flamme,  
 Un être fort et puissant,  
 qui, se promenant par mon cœur,  
 y sema le bonheur...  
 : L'Amour venait de naître, dans un berceau de fleurs !..  
 ... Et jamais ni la joie, ni la douleur,  
 Ne sauront se manifester devant moi,  
 Sans revêtir leur aspect unique et nouveau :  
 Amour !..  
 Il gambade, il saute, il court,  
 Allumant le grand feu,  
 Et puis, parfois, pleurant dans les coins,  
 Il se cache, ...attend ...revient ...pour repartir ...  
 Il est né, il vit, il est là !  
 Toujours loin, et toujours proche !



### RIEN NE REVIENT PAREIL

oo

Un regard fertile en paroles silencieuses,  
 Un soupir ...un sourire ...une chanson...  
 Et voici passée une journée de soleil !  
 Ainsi, nous effeuillons le temps,  
 avec nos mains lassées...

Ses pétales tombaient, clairsemés,  
Et de cette belle fleur, il ne reste plus rien...  
Jadis, nous gaspillions l'heure présente et radieuse,  
Et aujourd'hui comme je voudrais vous voir refleurir,  
O ! mes heureuses journées de bonheur avec Elle !  
Elles refleuriront !  
mais rien ne revient pareil...  
La fleur ne sera pas sur la même branche  
Où elle éclatait si ardente et si majestueuse.  
Je regrette ce temps, et Elle n'y pense point...  
C'était le clair soleil,  
Maintenant il fait nuit,  
et où nous retrouver ?  
Après tout, que veut dire ce grand laisser-aller ?  
et où vas-tu, Poète ?  
Le chemin des souvenirs ne mène à rien...  
Elle n'est plus la même...  
Je ne suis plus le même...  
... Cependant, nous avons les mêmes noms !

Pascal THÉMANLYS.



---

## ECHOS D'ORIENT

---

Orient !... Orient !

Plus encore que tes pays de lumière, plus encore que tes nuits enchanteresses, plus que tes routes d'or et tes jardins de rêve, je regrette ton art de la vie et de la beauté.

Notre civilisation occidentale, dont à tant de justes titres nous pouvons être fiers, n'atteint pas la science de l'Orient en ce qui concerne l'art de vivre, l'art de sentir les heures passer lentes et pleines, sous une forme d'éternité, dans la contemplation, dans le silence amical, dans l'ambiance de la beauté et dans le rêve de l'amour...

Parfums qui, là-bas, irradiez les jours et accompagnez de votre saine volupté les humbles gestes quotidiens, je vous évoque... et les murs secs des maisons d'ici me semblent sans fluide, sans âme.

Soleil des midis enflammés, j'ai peut-être moins encore

la nostalgie de votre splendeur que celle de l'ombre des palais de silence, cernés de cours aux jets d'eau murmurants, dans le mystère voilé des pièces sombres et sourdes, où la vie intérieure seule ose parler...

Pourquoi à mesure que la civilisation occidentale pénètre en Orient, ne respecte-t-elle pas davantage les merveilleuses réserves de forces vitales, les trésors de beauté fluïdique que, seule, la vie séculairement lente et passive de l'Orient a su accumuler ?

Je dirais même davantage : s'il est bon de répandre les sciences, les arts, les lettres occidentales dans toute l'humanité et de relever partout le niveau moral, d'affranchir et d'instruire la femme, par exemple, il serait bon, d'autre part, que nous, Occidentaux, sachions apprendre des Orientaux ce qu'ils ont de mieux évolué que nous-mêmes ; il serait bon d'admirer, et d'imiter partiellement, leur lenteur de vivre et leur belle habitude de la contemplation.

Il est dommage de constater que dans toutes les grandes villes d'Orient, aujourd'hui, arrivent, en même temps que le progrès, la suractivité, la trépidation occidentale, véritable maladie de l'humanité qui ruine la santé des individus et des peuples.

Ainsi, partout, peu à peu, le penseur devient l'industriel, l'agriculteur quitte ses champs pour le tumulte des villes, et la femme, — qui heureusement s'instruit, — oublie simultanément son rôle primordial : être la force de la race, l'énergie du foyer, la muse de la beauté.

L'être humain a besoin de silence, pour mieux comprendre, et de calme, pour s'épanouir,

Et vous d'abord, ô femmes, qui êtes en Occident comme en Orient, notre oasis de rêve, sachez davantage apporter dans l'existence des moments de Poésie Vivante, apprenez l'esthétique de vos sœurs de là-bas, qui, hors du monde, loin des spectacles, des théâtres et des manifestations extérieures de l'art, savent simplement — et avec tant de grandeur ! — vivre leur art dans leur vie.

Je revois les danses exquisés des unes, j'entends le chant mélodieux des autres, je me souviens des beaux récits faits par l'une ou par l'autre pendant les longues veillées de fête, sur les divans de soie, parmi le parfum rare des cassolettes d'or...

Je me souviens aussi du mot ironique de cette jeune princesse d'Asie, me parlant de l'animation fiévreuse avec laquelle « les dames d'Europe » préparaient un bal à l'Ambassade :

— « Mais vos femmes n'ont donc pas compris qu'on ne trouve le bonheur qu'au fond de son propre cœur ? ... »

Frédéric de MURCIE.



## QUELQUES FAITS

---

### I. - BONNES NOUVELLES

L'homme doit se réjouir dans son œuvre. La joie est sainte, parce que la joie contient la force.

On ne fait pas assez attention aux améliorations qui une à une viennent alléger ou embellir l'existence. On regarde plus souvent les difficultés que les simplifications. Il en résulte un état de pessimisme opposé à tout épanouissement, qui pèse d'un poids lourd sur l'activité, sur l'expansion, sur le progrès et tend à l'enrayer.

Une à une, si petites qu'elles soient, les améliorations, comme les gouttes d'eau font les fleuves, transforment la vie et la délivrent.

C'est pourquoi nous chercherons et nous soulignerons ici les causes de joie que chaque jour apporte, afin d'en multiplier l'effet reconfortant.

Réjouissons-nous donc de voir apparaître en nombre

croissant la jolie monnaie d'aluminium qui nous débarrasse enfin des malpropres petites coupures déchirées et indéchiffrables ; monnaie légère et joyeuse qui circule dans tous le pays, au lieu d'être malencontreusement arrêtée aux frontières intérieures de chaque région.

Le commerce est facilité. L'hygiène est satisfaite ainsi que l'esthétique, et le Trésor n'y perd rien !

Réjouissons-nous d'apprendre que le litre de lait a baissé de dix centimes, que le pain est descendu quelque peu de cet Himalaya à 1 fr. 40 ; que le beurre, les œufs, l'huile, le sucre sont en baisse progressive et acclamons les annonces qui vantent de nouveau le complet à 45 fr. et les bottines à 20 fr.

Car une baisse prépare une autre baisse sur l'échelle des prix dans toute la production, et la vie bon marché sera toujours, malgré quelques fausses théories, la base du bien-être pour tous.

Réjouissons-nous de savoir, même si nous connaissons mal les problèmes économiques, qu'en quelques jours l'intérêt des bons de la Défense a été abaissé de 1/2 pour cent ; et le taux de l'escompte de la Banque de France pareillement ; que le marché des nouvelles rentes françaises est redevenu libre. Tout cela avec succès.

Réjouissons-nous encore : des promesses de réforme de l'enseignement secondaire vers plus d'humanisme, de culture générale, avec pourtant un allègement du travail exagéré demandé actuellement aux lycéens ; — de la multiplication des lignes de tramways, d'autobus, de métropolitain qui tendent à dégager Paris en généralisant l'habitation en banlieue, — du retour au tarif postal

de la carte illustrée à 0,10 qui va permettre un renouveau de cette jolie industrie et un accroissement désirable de la correspondance malencontreusement enrayée par des majorations de tarifs, dont le résultat final se solde en perte, par suite de la suppression d'usage qu'ils produisent automatiquement ; on apprend aussi avec plaisir l'annonce d'une baisse prochaine du mètre cube de gaz, du courant électrique, ainsi que du charbon, de divers tarifs de transport, etc., diminution racine qui déclanchera celle d'une multitude de branches.

Ainsi un progrès provoquant l'autre, l'équilibre peu à peu renaîtra et la vie, redevenue plus normale, permettra un meilleur essor de la pensée dans une atmosphère moins trépidante.

\* \* \*

## II. — MAIS POURQUOI ?

Mais pourquoi au milieu de tous ces fléchissements logiques du barème général, voyons-nous le blanchissage rester au plus haut, malgré la baisse éclatante du savon, des produits chimiques, du charbon, etc. ? — Pourquoi les gâteaux demeurent-ils intangibles sur leur sommet, alors que la farine, le sucre, le lait, le beurre, les confitures, les fruits ont largement baissé ?

Pourquoi, au moment où un statut perfectionné est donné aux chemins de fer, laisse-t-on des compagnies d'intérêt local compliquer la vie des citoyens, en ne tenant pas compte des correspondances de grandes lignes pour établir des horaires commodes à tous ?

Pourquoi n'organise-t-on pas dans chaque commune un bureau du travail, ou plutôt un registre du travail, signalant par exemple, comme dans telle petite ville, la pénurie progressive de jardiniers et de couvreurs, de manière à équilibrer ces vides préjudiciables à l'épanouissement national ?

Pourquoi, alors que tant de spécialités pharmaceutiques naissent quotidiennement, l'alimentation rationnelle et synthétique fait-elle l'objet de si peu de recherches et de progrès. Cependant qu'il y a là un champ d'expérience extrêmement vaste et d'une utilité trop méconnue ?

Pour pouvoir se réjouir de la bonne moisson, ne faut-il pas semer la bonne semence ?

C'est pourquoi, afin de nous réjouir bientôt d'une foule d'améliorations, ne craignons pas de signaler sans cesse toutes les imperfections petites ou grandes que nous apercevons.

VIR.



---

# LE MIROIR PHILOSOPHIQUE

(2<sup>ME</sup> SÉRIE)

*(suite)*

---

Le principe de différenciation qui a produit trois grands règnes terrestres : le minéral, le végétal, l'animal ; qui dans ces règnes a diversifié les genres, les espèces, les familles, les variétés selon la nomenclature actuellement adoptée, a trouvé dans l'espèce humaine du règne animal un champ de différenciation nouveau, intense et étendu.

Si dans sa structure physique l'homme est relativement fixe et ne se modifie pas beaucoup plus que les autres espèces animales, par contre dans sa conscience, dans son intelligence et dans les besoins qui en dérivent, il est resté d'une plasticité considérable, éminemment apte à se diversifier. C'est d'ailleurs dans cette capacité spéciale de plasticité cérébrale que se trouve la clef de la situation exceptionnelle de l'homme parmi les animaux.

Agissant sur le tempérament, la sensibilité, l'émotivité, l'intelligence, la volonté, le principe de différenciation a relait avec l'espèce humaine une sorte de cosmos humain dans lequel se retrouvent en mode intellectuel et psychique les immenses différences des règnes, de leurs divisions et de leurs subdivisions. Il y a à ce point de vue des hommes minéraux, des hommes végétaux, des hommes animaux, et aussi des hommes doublement humains, centres évolutifs de l'espèce en continuel progrès.

D'où une variété innombrable de types consciencielles, de mentalités avec toute la série de leurs conséquences morales et actives. Cette différenciation étant d'autant plus considérable que l'on s'élève davantage dans l'échelle de l'évolution humaine.

Il en résulte qu'au fur et à mesure de son développement, l'homme tend à s'écarter de son semblable, à ne pouvoir le comprendre et à n'être plus compris de lui.

Ainsi, au sein même de l'espèce humaine, toute une floraison d'espèces hétérogènes, étrangères, rivales, antagonistes, menace sans cesse de prendre forme et de diviser radicalement l'unité humaine qui seule peut assurer le grand avenir de l'humanité.

La religion a assumé le rôle de parer à ce danger, en reliant les mentalités par des doctrines, les cœurs par des émotions, les nerfs par des activités semblables, en se servant de la loi d'imitation pour conserver autant que possible

---

les identités originelles transposées mais ressenties, pour limiter l'effet de la différenciation, de façon à éviter les antagonismes.

C'est comme si l'espace s'agrandissait à mesure que les astres humains viennent à graviter dans des hauteurs de conscience de plus en plus aiguës, dans des ciels d'idées de plus en plus générales.

La science, le langage, l'art, tout ce qui fait la civilisation, constituent des groupes qui se comprennent et se solidarisent à cause de leur base d'imitation commune. Mais ce sont des groupes fragmentaires qui à chaque instant entrent eux-mêmes en conflit.

De quelle importance alors apparaît, pour l'avenir de l'humanité, pour la paix et le bonheur des hommes, l'effort apostolique de trouver la plus haute formule commune à tous et d'entraîner par la persuasion tous les cœurs et toutes les intelligences dans la direction de cette formule, gardienne de l'union progressive, gage de la possibilité d'un avenir vraiment lumineux.

Cette formule est depuis longtemps dégagée et affirmée. Nous la rencontrons à chaque pas dans nos contemplations : C'est l'harmonie.

Par un juste balancement des deux lois de différenciation et d'imitation, cette harmonie est atteinte et amplifiée.

Il faut que l'individu, la nation se différencient librement dans tous les sens qui ne rompent pas l'unité humaine ; il faut que l'individu, la nation

renoncent à se différencier dans un sens discordant et imitent dans la mesure nécessaire, appuyés sur la loi miséricordieuse et salvatrice, la plus haute formule, qui est science-amour-sagesse.

La tour de Babel, la confusion des langues, l'incompréhension généralisée, reste le puissant symbole de ce qui arriverait à l'humanité si elle cessait de faire équilibre à la loi de différenciation par l'adhésion incessante aux grandes vérités d'unité et de paix entre les hommes, à la doctrine surhumaine et divine puisqu'elle plane sur l'humanité comme une étoile, et la guide vers ses plus hautes destinées.

La nuance juste, le point efficace où se rencontrent légitimement les deux tendances, est l'objet des méditations des sages, des apôtres, des savants, des artistes.

C'est en soi-même une immensité. Et là, de nouveau agissent nos deux lois sur ceux-la même qui en étudient la combinaison opportune.

Chaque loi a ses adeptes. Les novateurs veulent porter la différenciation trop loin. Les conservateurs veulent étendre l'empire de l'imitation.

Puisse la plus pure sagesse concilier toujours les deux points de vue, dans l'ordre, la paix, et la douceur pour le bonheur maximum des hommes.

Trop restreindre la différenciation serait étouffer la complexité, la beauté, la vie même de l'individu et des individualités collectives, diminuer

la circulation vitale que les petites différences entretiennent et favorisent.

Trop effacer l'imitation serait préparer des humanités irréductibles, incompatibles, qui n'ayant plus de conscience commune lutteraient comme des espèces différentes pour la possession de la Terre.



La complexité progressive des idées, des sentiments, des actions mis en circulation par le processus de la civilisation, spécialement dans ses formes les plus subtiles, les plus récentes, les plus élancées à l'extrême pointe de la conscience collective de l'élite, là où l'individualité se dessine intensément, explique l'image tant de fois évoquée par les poètes : le désert humain.

En effet l'homme a besoin de l'homme; il est un être groupé, et sa vie est dans la société. Mais la pensée ne peut rencontrer la pensée issue d'un autre rayonnateur que si elle a des rythmes en accord. Les ondes hétérogènes ne sont pas reçues. Ainsi on peut au milieu du monde, dans la foule, au cœur des capitales, se trouver mentalement isolé comme dans un désert, comme dans l'espace intersidéral.

Quand on mesure l'innombrabilité des rapports qui désormais et de plus en plus peuvent décrire dans les mentalités des permutations et des combinaisons mathématiques en infini d'infinis, on s'étonnera plutôt de la possibilité d'un échange

profond entre les intelligences et les cœurs, que de l'isolement qui les sépare.

C'est pourquoi les amitiés aux racines lointaines, les affinités durables, les communions persistantes semblent devenir plus difficiles et plus rares.

C'est pourquoi de plus en plus l'amitié, et même l'amour, auront besoin d'être l'objet d'une véritable culture pour être durables.

Un développement spontané sera divergent pour deux êtres, à cause même des différentes hérédités encloses en eux, au bout de peu de temps après le point de rencontre, après la joie de la similitude découverte, l'écart des voies s'accroîtra rapidement, l'incompréhension, l'inaptitude à coopérer et à sentir ensemble, remplacera les douces communions passées.

Au contraire, un épanouissement gardé vigilement par l'amour même dans une direction parallèle et confondue des deux êtres, donnera seul la béatitude de la rencontre incessante, de la présence efficace, de l'approfondissement progressif de l'union.

Une application générale de cette loi apparaît dans le problème des sexes. La spécialisation de l'homme et de la femme s'est constamment accentuée depuis les origines où sauf les fonctions biologiques particulières à l'un et à l'autre sexe, la différenciation de force, de don et d'occupation était faible.

Il en est résulté une augmentation de la beauté

---

du monde, de la richesse des sentiments, une accélération de la civilisation, selon la parole de Goethe : « Béni soit Dieu qui a séparé les pôles à jamais. »

En même temps aussi, il en est dérivé l'incompréhension progressive, la lutte sourde ou déclarée, l'antagonisme, et beaucoup de souffrances.

Aujourd'hui on assiste à une réaction qui tend à rapprocher la culture masculine et féminine. Ce mouvement, pourvu qu'il se maintienne dans de justes limites, est bienfaisant, parce qu'il empêchera que l'homme et la femme finissent par ne plus avoir intellectuellement et psychiquement assez de points communs pour se donner le bonheur.

Education gymnastique de la femme, éducation plus scientifique, connaissance plus large de la littérature et de la vie, carrières et fonctions ouvertes aux deux sexes : il y a certainement de bonnes semences dans cette tendance.

Mais il ne faut pas perdre de vue non plus la différenciation et ne pas ramener les deux sexes à l'indistinction primitive qui représenterait un immense abaissement des possibilités humaines.

Comme toujours c'est une question de nuance et d'équilibre, dont l'heureuse solution conditionne l'harmonie terrestre.

\*  
\* \*

Ce travail de communion entre les êtres, entre les sexes, entre les nations, doit également se faire entre ce qui fut les castes, ce qui est maintenant

appelé les classes et qui en réalité devrait être nommé les degrés, marquant ainsi l'incessante allée et venue possible sur l'échelle de l'intelligence et des fonctions humaines, et l'utilité de la montée progressive d'une élite de plus en plus nombreuse.

La loi de différenciation agit puissamment par le métier spécialisé. La loi d'imitation, de communion doit être soutenue et développée pour l'harmonie.

Les travailleurs de la pensée et ceux de la matière, les spéculatifs et les réalisateurs, les travailleurs de la terre et ceux de l'industrie, les travailleurs des métaux et ceux du bois, ont par exemple des tendances nettement diverses.

Les langages universels ont une grande importance pour les unifier; ils sont de grands facteurs de haute civilisation. D'abord la science théorique partout identique sur la terre. Puis les diverses techniques dont certaines sont très générales et s'appliquent à tous les métiers.

Mais cela ne suffit pas.

Voici l'art qui par sa fonction essentielle donne des émotions communes au plus grand nombre possible. La musique, la mimique, la danse, le théâtre, les arts plastiques et décoratifs sont les plus puissants moyens de perfectionner un état d'âme harmonieux entre tous.

Le rôle de l'art est de relier, comme celui de la religion. C'est pourquoi l'art à l'origine était

religieux, et la religion contenait et utilisait tous les arts.

L'art doit donc rester apostolique et formateur, civilisateur et unificateur, spiritualisant et illuminateur.

Il est un des grands leviers de l'unité humaine et il importe qu'il ne dévie pas, ne descende pas afin de ne jamais pervertir, empoisonner, contrarier le progrès, mais au contraire d'être intensément l'apôtre de la plus haute formule dont le nom est vérité.

Vérité, non pas doctrine stagnante et absolue, mais v.r.t. vers la raison, vers la sagesse.

Vérité qui se sait relative, mais qui est le nom en chaque époque de la plus haute formule de vie conçue et exprimée.

D'autres formes travaillent dans le sens de la communion, tel l'essai d'un langage écrit et parlé universellement : l'espéranto, l'ido, etc. qui se disputent malheureusement une prééminence sans laquelle rien n'est obtenu ; tels les arts nouveaux comme le cinématographe qui répand partout des types de caractères et de conduites et à ce titre devrait être doublement surveillé et gardé par la conscience humaine ; tels encore les sports, qui depuis la plus haute antiquité déterminent des états d'âme fervents et passionnés, capables sous certaines conditions de préparer des points nouveaux de fraternité.

Et aussi les habitudes universelles nées de l'ac-

tivité généralisée sur toute la terre, poste, télégraphe, téléphone, chemins de fer, bateaux, télégraphie sans fil, moyens financiers, ententes internationales, etc...

Mais, comme toutes choses, ces formules nécessitent une garde vigilante, pour ne pas servir un faux idéal et mener l'homme à une impasse, ou être accaparées et dirigées vers des buts fragmentaires égoïstes, créant alors des conditions pires qu'avant cet essor de synthèse. Car la dislocation d'une harmonie est plus néfaste que la non formation de cette harmonie.

Former une conscience humaine, voulant le bien maximum de l'humanité par le bien de toutes les parties nationales et individuelles, harmonieusement combiné, c'est l'œuvre primordiale à laquelle les meilleurs doivent se dévouer.

THÉMANLYS.

*(à suivre.)*

---

# CHRONIQUES DU MOIS

---

## LES LIVRES

\*\*\*\*\*

Avant toute chose je veux donner une explication à tous ceux, y compris d'excellents amis, qui ont pu se montrer étonnés du jugement sévère que je me suis permis, dans ma dernière chronique, de porter sur Baudelaire. Je reconnais que cette note, très courte et comme explosive, a pu, sous cette forme, choquer certains esprits jusqu'à m'attirer des reproches sanglants. Monsieur Paul Souday, sans me nommer, se défend dans le *Temps* d'avoir émis l'opinion excessive qu'il m'accuse de lui prêter. Il a simplement servi en deux colonnes, à la sauce blanche, ce que j'ai servi en dix lignes à la vinaigrette, mais le légume est le même.

Quant à Henri Jacques, pour qui j'ai beaucoup d'estime et d'amitié, il répond en malmenant mes propres vers, et il a tort car ils ne font rien à l'affaire.

La poésie est une chose, la critique en est une autre, et aurais-je eu la chance de ne jamais écrire une ligne de poésie que je ne m'en croirais pas moins autorisé, me basant simplement sur mes lectures, à dire que tel poète me plaît ou non, en en exposant les raisons. J'ajouterai seulement que la pratique de la poésie ne peut, me semble-t-il, que rendre un critique plus apte à juger du métier chez un écrivain qui s'exprime en vers.

Et si je parle de métier, c'est que là est la véritable raison de mon antipathie profonde pour l'œuvre Baudelairienne. Car, et c'est là mon explication, ma note de l'autre jour n'est pas une boutade.

Elle est, sous une forme je l'avoue un peu brusque, l'explosion de

l'indignation où m'a mis depuis de longues années l'admiration agressive de forces gens pour tout ce qui est Baudelaire, et surtout pour ses pires défauts.

Après avoir, comme les autres, admiré Baudelaire parce qu'on l'admirait, je me suis un jour ressaisi et l'ai longuement relu, puis étudié, analysé de sang-froid. Et je suis resté confondu de la pauvreté des moyens d'un poète dont, outre le « Frisson Nouveau » et la pensée inquiète, on voulait me faire adorer à toutes forces la forme soi-disant « impeccable et cristallisée ».

Comme d'autre part cette idolâtrie trouvait son aliment dans une démolition systématique de tous les poètes qui ont été la gloire du siècle précédent, comme de plus cette double tendance servait de drapeau aux écoles les plus outrancières qui depuis quelques années offensent le goût français, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'esquisser non pas une attaque, mais une défense, et que le meilleur moyen pour cela était de montrer combien était exagérée et surtout mal orientée, l'admiration contemporaine pour le poète des Fleurs du Mal.

Il y a des années que le livre est achevé, dans lequel j'ai essayé de mesurer à leur valeur les qualités et les vices de cette poésie et d'étudier les causes de son influence. Par scrupule de m'être laissé entraîner dans une opinion jeune encore j'ai, depuis, laissé dormir cet ouvrage. Je viens de le relire, après six ans ; je n'ai rien à y changer, sinon, le danger étant devenu plus grand, donner plus d'énergie encore à ma défense.

Qu'on ne me dise point que Baudelaire n'est pas responsable de l'abus fait de son nom et de son œuvre par des disciples maladroits. Je ne sais qu'une chose : Il y a un livre que brandissent comme un drapeau tous les jeunes contempteurs du goût français, suivis par de nombreux écrivains de bonne foi ; c'est au drapeau que je suis obligé de m'en prendre, en montrant qu'il ne mérite pas d'être brandi.

Il y a dans Baudelaire quatre ou cinq pièces parfaites qui sont d'ailleurs celles que lui-même n'aimait pas parce qu'elles ressemblent le plus à certains autres poètes qu'il ne pouvait souffrir. Ce sont les seules pièces « composées » de son livre. Dans toutes les autres, il y a certes de beaux vers, parfois un beau quatrain, mais une mise en valeur des chevilles et une absence de composition (l'une portant l'autre)

qui défie la lecture, en arrêtant à chaque pas quiconque a le moindre sentiment du rythme. Et on comprendra combien est justifié mon état d'esprit lorsque j'aurai dit que ce sont les pièces les plus célèbres, les plus universellement admirées qui recèlent les plus graves de ses défauts.

Lisez sans parti pris, le fameux sonnet « Correspondances » et vous me direz s'il n'a pas été conçu pour être beaucoup plus long et n'a pas culbuté au quatorzième vers, alors que le sens demandait encore plusieurs strophes.

Lisez « Les Phares » sur lesquels des générations ont bée d'admiration et je vous donne un merle blanc si vous osez soutenir que la strophe où il est question d'un hôpital et d'un crucifix est écrite en français.

Lisez « Tristesse de la Lune » et dites-moi de sang-froid si dans vos souvenirs de rhétorique, vous n'avez pas déjà vu cela sur votre cahier d'essais. Lisez « Les Petites Vieilles », si souvent portées aux nues, et dites-moi de sang-froid à quoi peut bien correspondre, au point de vue rythme, comme au point de vue de la composition de la pièce, la strophe de « Epomine ou Laïs »...

Jecite de mémoire et au hasard ces défauts, que chacun peut relever, dans des pièces qui sont précisément les plus célèbres.

Mon but n'est pas de dire : « Ces pièces ne valent rien ». Ce n'est pas ma pensée, et chacune d'elles recèle d'incontestables beautés, mais je dis qu'on n'a pas le droit de les proclamer en bloc admirables et de nous proposer en exemple leur esprit, leur composition et leur forme.

Je pense que ces commentaires, trop longs déjà à mon gré, apporteront quelque apaisement dans les esprits offusqués par ma dernière chronique ! Je ne me suis jamais caché que m'en prendre à Baudelaire à notre époque était une tâche ingrate et qui ne me pouvait rapporter que des ennuis. Je n'en continuerai pas moins à faire ce que je crois devoir à ce sujet et s'il en sort la mise au point de quelques idées, je me considérerai comme amplement récompensé.

J'ai eu l'occasion de lire le dernier ouvrage de M. Victor Marguerite. Je n'en écrirai même pas le titre de peur de salir ma plume par l'évocation de ce qu'il me représente. Je croyais jusqu'à présent que de tels ouvrages, réservés à quelques pervers, ne se vendaient que



Et cela augmente d'autant plus leur mérite et doit leur assurer la sympathie et l'aide efficace du public lettré avide de voir enfin notre théâtre sortir de la période d'incertitude dans laquelle l'a plongé la Guerre.

Dans de précédentes chroniques, nous avons déjà parlé longuement des *Compagnons de la Chimère* et du *Théâtre de la Grimace*. Pour en avoir terminé avec ces deux groupements qui se classent parmi les tout premiers, il me suffira d'étudier sommairement « *Martine* », de M. J.-J. Bernard, et *Le Souffle du Désordre*, de M. Ph. Fauré-Frémiet, que j'ai déjà eu le plaisir de signaler dans le dernier numéro d'« *Idéal et Réalité* ».

J'essaierai ensuite de faire une très brève récapitulation des spectacles les plus marquants qui furent donnés par des groupements similaires.

*Martine*, de M. J.-J. Bernard, peut à mon sens être comparée à une des fresques si simple et si harmonieuse de Pavis de Chavannes, fresques derrière lesquelles bouillonne la pensée. *Martine* se présente à nous sous l'apparence d'une histoire touchante telle que celles auxquelles nous pourrions assister tous les jours, presque naïve même. Mais le drame se trouve renfermé tout entier dans les sentiments des personnages et s'exprime le plus souvent par des silences.

— En venant voir sa grand'mère qui habite la campagne, Julien fait la connaissance de *Martine*, une petite paysanne douce et jolie. Par désaveu il lui fait la cour sans se douter que la malheureuse s'en vient à l'aimer éperdument, un peu à la façon de *Rosette* dans « *On ne badine pas avec l'Amour* ». Et c'est le rêve qui s'écroule lorsque Julien épouse *Jeanne*, une de ses amies d'enfance. Alors commence pour elle les longues heures de souffrance silencieuse. *Rosette* abandonnée par *Perdican* se tue de désespoir. *Martine* moins romantique souffre plus simplement, plus humainement. Tout son bonheur se résume en la présence de l'être aimé et c'est encore un déchirement puisqu'il est à une autre. Puis un jour vient où Julien quitte le pays avec sa femme tandis que *Martine* épouse par obéissance un brave paysan. Quelque temps encore, elle se raccroche à la grand'mère de Julien qui peut lui parler de l'absent. Mais elle est bien vieille, cette bonne grand'mère, et la voici qui s'éteint, emportant avec elle le dernier réconfort de la pauvre fille. Pour l'enterrement

Julien est revenu. Il a revu Martine, et par un sentiment humain de vanité cruelle il essaie d'arracher à la malheureuse un aveu bien inutile de sa souffrance. Maintenant la voici tout-à-fait seule, puisque son mari ne peut partager sa peine. Elle ne reverra plus le jeune homme qu'une fois par an le jour des morts lorsqu'il viendra prier sur une tombe. Le jour des morts ! C'est ce jour-là qu'elle aussi pourra se souvenir de son amour.

Ainsi l'auteur nous permet, grâce à une histoire très simple, de lire jusqu'au fond des âmes. L'action que nous voyons en fait découvrir une autre qui, celle-là, est toute intérieure.

« *Intimité* », de M. J. Victor Pellerin, qui fut représentée en même temps que « *Martine* », se passe également sur deux plans superposés, mais deux plans qui, l'un et l'autre, grâce à une mise en scène fort ingénieuse de M. Baty, deviennent visibles pour le spectateur. Nous voyons à la fois au premier plan deux êtres normaux, moyens, un homme et une femme qui passent une soirée dans l'intimité, et derrière eux la matérialisation de leurs pensées.

Ce théâtre, construit sur plusieurs plans et procédant par silences, est d'ailleurs une des caractéristiques du goût des Compagnons de la Chimère qui tendent à vouloir faire ressentir au public des émotions diversement exprimées grâce à la parole, à la musique, à la mimique, à la danse, à la mise en scène, aux éclairages, aux silences mêmes.

« *Haya* », « *Césaire* », « *Intimité* » et surtout « *Martine* » sont venus heureusement confirmer cet intéressant programme.

\*  
\* \*

Avec *le Souffle du Désordre*, de M. Ph. Fauré-Frémiet « *La Grimace* » obtenait en Juin dernier un nouveau et très grand succès. Là encore, bien que plus apparent, le drame est intérieur. M. Ph. Fauré-Frémiet peint des âmes et ces âmes sont nobles. Malgré leurs faiblesses elles tendent toujours vers un idéal.

— Antoine Rudel, alors qu'il était déjà marié et père de famille a aimé sans le lui dire, pour ne pas la détourner de son devoir, une jeune femme, Jeannine, mariée également et mère d'une fillette en

bas âge, mais fort malheureuse en ménage. Philippe Rudel, lui, n'a pas eu les mêmes scrupules que son frère. Il a fait divorcer Jeannine pour l'épouser ensuite. Antoine a désapprouvé la conduite de son frère beaucoup par amour de la vertu, peut-être aussi par dépit et par jalousie, et il n'a jamais voulu revoir ni Philippe ni Jeannine jusqu'au jour où il se voit contraint de leur donner l'hospitalité. C'est alors que se réveille en lui un amour mal éteint et que passe le souffle du désordre qui dresse les deux hommes l'un contre l'autre. Lutte ardente, sauvage et que l'auteur nous exprime en des scènes de toute beauté. Mais Antoine est un trop noble caractère, une conscience trop haute pour succomber longtemps sous ce flot dévastateur. Il a vite fait de se reprendre et de se sacrifier. Ce conflit, du moins, aura eu pour résultat de montrer à Jeannine son véritable devoir qui est celui de retourner vers son enfant qu'elle avait abandonné.

D'idées élevées, de tendance moralisatrice, de facture précise et habile, cette œuvre est fort belle. Bien que tout jeune encore, voici des années que M. Ph. Fauré-Frémiet tend vers ce résultat. La critique ne lui a pas ménagé les éloges et ce n'est que justice.

N'oublions pas, pour en terminer tout à fait avec la « Grimace », de dire que c'est à elle que nous devons la révélation de M. A. Boussac de Saint-Marc dont M. Gémier montera *L'Archer vaincu* la saison prochaine.

\*  
\* \*

On a déjà parlé ici même du gala Rabindranath Tagore et de l'effort de M. Irénée Mauget au Nouveau-Théâtre. D'autre part, la lecture de l'œuvre de M<sup>me</sup> Claire Thémaly, *Le Rayon Vert*, paru dans notre dernier numéro, a pu donner à nos lecteurs une haute idée du goût artistique de ce directeur fort avisé. Avec *Trois Types* de M. Paul Giafféri, *La Couronne de Carton* de M. Jean Sarmant, *Le Val l'Evêque* de M. Ruffenach, *Dans l'Ombre* de M. José Germain, *La Montée vers l'amour* de M. Salvator Schiff, *Papassier s'en va-t-en guerre* de M. Laurent Douillet, *Connaitre* de M. Gaston Arthuis et *Cercle* de M. Georges Middleton dont M. Gémier doit également créer une œuvre à l'Odéon cette année, la saison 1921-1922 du Nouveau-Théâtre fut courageuse et digne du plus grand intérêt.

Je dirai un mot également des « *Pantins* » qui montèrent avec un très vif succès, *Ce qui serait arrivé*, de M. Jean de Létraz, d'une jolie facture et d'une psychologie très fine, *Keewetta*, anecdote canadienne en 3 actes, de M. Henri Desrys, qui fut reprise au Nouveau-Théâtre cet été et fort bien accueillie, et *La Marque*, de M. Maurice Cavalier, une comédie dramatique pleine de promesses.

Les « *Pantins* » se signalent par leur organisation et leurs artistes qui sont pour la plupart des amateurs dont le talent ne laisse pas de concurrencer celui de bons professionnels.

Il faudrait aussi parler de *l'Atelier*, que dirige M. Charles Dullin, de la *Compagnie des Jeunes Comédiens français* avec M. Paupélix; de *La petite Scène*, du théâtre *Aide et Protection*, fondé par MM. Gabriel Imbert et Pierre Adebart, aussi et surtout du *Cercle des Escholiers*, qui donna cet hiver « *le Regard Neuf* », de M. Gabriel Marcel et du *Canard Sauvage*, qui n'a rien donné cette saison mais prépare une brillante rentrée, et de bien d'autres groupements plus ou moins importants qui luttent avec énergie et dont les efforts ont déjà été récompensés.

Nous en trouverons l'occasion au cours de la saison prochaine. Ils sont trop nombreux pour que je puisse même les signaler tous.

D'ailleurs j'aurais peut-être dû commencer par entretenir mes lecteurs des deux plus anciens de ces théâtres d'avant-garde : *Le Vieux-Colombier* et *la Maison de l'Œuvre*. Il est vrai qu'ils sont devenus théâtres réguliers et que l'on connaît déjà l'art consommé avec lequel MM. Jacques Copeau et Lugné-Poe dirigent ces deux scènes.

*L'Amour Livre d'Or*, *La Fraude*, *Les Plaisirs du Hasard*, *Saül* d'une part; *Le Troisième Couvert*, *Madonna Fiamma*, *L'Age Heureux*, *Dardannelle*, etc., d'autre part, disent assez l'activité de ces deux animateurs.

Enfin, pour terminer, je rappellerai que *M. Pitoëff* et sa troupe jouèrent à la Comédie des Champs-Élysées, dans un jeu de rideaux très simplifié, une dizaine de pièces parmi lesquelles l'œuvre déjà très connue de M. H.-R. Lenormand, *Le Mangeur de Rêves*, et *Salomé* d'Oscar Wilde.

## LA PEINTURE

.....

## MON CHER AMI,

Vous me demandez une chronique ! Vous doutez-vous dans quelle honteuse situation je me trouve ? celle d'un critique d'art qui, au lieu de courir galeries et salons, n'a contemplé depuis trois mois que des arbres, des prairies, et une charmante rivière claire et profonde, coulant doucement à pleins bords sous des architectures de feuillages, obscurcie par l'intense soleil sur la campagne puis adoucie par les gros nuages noirs du printemps. Je ne veux pas mentir : je n'ai rien vu des expositions ; pas un tableau..... vu avec mes yeux de chair, mais j'en ai beaucoup dans la tête, et en contemplant ceux-ci, il me vient à propos de l'Art Moderne une réflexion dont je veux faire part à vos lecteurs.

Une erreur de conception est funeste dans tout travail ; si elle n'empêche complètement une œuvre, elle la diminue en tous cas. Eh bien, notre art moderne souffre de la confusion où se trouve le jugement des peintres — et des artistes en général — sur l'importance du *sujet* dans leur œuvre. Les profanes le considèrent comme essentiel ; les habitués des salons et des galeries, les amateurs compétents, font profession de le tenir au contraire en parfait mépris. J'ai une grande sympathie pour les profanes, et je gage du coup qu'ils ont raison. Les grandes fresques n'étaient-elles pas exaltation d'héroïsme et de piété ; et, si je remonte à l'origine des arts... mais si j'ai un grand espace de prairie verte devant moi, vous avez trop peu d'espace libre de papier blanc pour que je puisse m'en aller si loin !

Je vous demande donc simplement d'appeler l'attention de vos lecteurs sur cette question. Je pense que là, comme en tout, c'est la sincérité *profonde*, en accord avec la nature intime (si difficile à connaître) qui est la loi, et que l'artiste doit faire son œuvre avec les éléments de la nature qui provoquent en lui le plus grand enthousiasme ; qu'il est dommage qu'un artiste peigne constamment au-dessous de lui, comme il est faux et odieux qu'il s'efforce pour mentir à des hauteurs qui lui sont interdites ; que, ceci posé, le plus grand artiste sera le plus grand homme, et que si Chardin s'est admi-



## LA MUSIQUE

oooooooooooooooooooo

### LA MUSIQUE DE CHAMBRE.

#### L'ÉCOLE NÉERLANDAISE.

Encouragés par l'accueil chaleureux que nous faisons à la musique étrangère, les Hollandais ont eu la légitime ambition de nous montrer qu'ils ne sont pas en retard sur leurs voisins et que l'École néerlandaise compte des représentants dignes de figurer en bonne place dans les annales de la musique. A la Salle Gaveau, une causerie documentée de M. Henri de Groot, critique et conférencier, sur l'évolution et la production musicales des Pays-Bas depuis deux siècles, fut suivie de l'audition de quelques ouvrages marquants de ces dernières années, exécutés par les meilleurs artistes néerlandais. Un quintette de Peter van Aurooy, œuvre de jeunesse, dénote une grande facilité de composition, mais un esprit un peu suralimenté de Schumann et surtout de Brahms.

Certaines parties pour quatuor seul où l'auteur se dégage de ces influences pesantes présagent un talent d'une grande musicalité qui, malheureusement, n'a pu se développer puisque le compositeur, devenu chef d'orchestre, a comme le dit M. de Groot « cessé depuis de longues années tout contact avec la muse ».

Avec M. van den Ligtenhorst-Meyer, l'atmosphère romantique s'est dissipée pour faire place à un exotisme un peu artificiel mais non sans charme. Ses trois Lieders ont été admirablement chantés par l'auteur du poème, M. Rient van Sauten, accompagné par le compositeur lui-même. D'une sensibilité pénétrante, ces œuvres nous ont donné la note la plus originale du concert et le sentiment n'en a point été altéré par notre incompréhension totale de la langue.

Par contre, dans les pièces pour piano du même auteur nous retombons dans une complète servilité d'inspiration, mais cette fois c'est devant Debussy que le musicien s'agenouille pour ne plus se relever. Sous l'égide de ce maître, il nous promène dans les méandres d'une composition exclusivement descriptive où les quintes successives et les gammes diatoniques forment un canevas qui nous est familier.



fréquentes manifestations artistiques, d'un intérêt rare, dans une petite salle élégante, intime, où seront créées de nouvelles formes de beauté, de vie et de rêve....

Il espère aussi former de plus en plus son noyau intérieur d'une famille de penseurs, d'écrivains, de lettrés, d'artistes de toutes sortes, phalange harmonieuse travaillant pour le même idéal.

Beaucoup craignent que demander à l'artiste d'exprimer dans telle ou telle direction et au nom de tel ou tel idéal, ne le gêne, ne l'amointrisse dans la réalisation de son œuvre qui doit rester libre et vivante.

A ceux-là, nous répondrons encore par cette page des *Ames Vivantes* :

« Qu'il le sache ou non, tout créateur est guidé par une croyance et relève d'une école philosophique. En cherchant à le conquérir, nous n'ôtons rien de sa spontanéité.

Il est plongé dans de nouveaux courants, mais son mouvement intérieur, qui est la manière dont il traduit les forces de la nature, reste semblable ; et même, plus est profond, large, rapide, infini, le torrent qui l'entraîne, plus intense et merveilleuse devient la vibration de son art ; en le replaçant dans la direction fondamentale de l'évolution humaine, nous lui ouvrons les portes d'une intarissable inspiration.

Si dans la vie d'un homme, aucun acte ne doit être laissé au hasard, si savoir est partout le premier degré de l'action, comment l'artiste, avant de lancer sur le monde son œuvre, — action humaine élevée à une haute puissance — pourrait-il ignorer le sens de l'influence qu'il va projeter ?

Produire n'est qu'un cas particulier, et comme une efflorescence de vivre. Nul ne peut s'abstraire et se désintéresser du grand problème de l'existence et de la connaissance de ses lois.

La puissance de l'action est en raison de la foi accordée à la méthode suivie, et cette foi est la fille ailée de la science.

Pour être affranchi du doute qui use l'énergie et dissipe l'intelligence, il faut pouvoir s'appuyer sur une base inébranlable ; il faut avoir compris et accepté une doctrine capable d'expliquer toutes les expériences, d'autoriser toutes les aspirations.

Comprendre, c'est activer le souffle de la vie, effacer l'obstacle de l'égoïsme, préparer l'avènement du Royaume ; *et, par l'échange fraternel des travaux, des paroles et des rêves, c'est augmenter l'horizon de chacun des conquêtes de tous !*

Comprendre ! passage de l'ombre à la clarté, du sommeil trouble à l'action certaine. Seuil de l'intuition mystique, base de la foi, perfection de l'amour.....

L'Art sera le levier puissant aux mains de l'ouvrier sincère : par la splendeur des formes peintes, par l'harmonie des sons et des paroles, *il élèvera les peuples jusqu'à leur beauté.* Il sera l'imagination de la terre ! et, par la force de son désir, il appellera le bonheur.....»

.....

« A l'effort de l'artiste unitaire, voici le champ merveilleux qui s'ouvre. Incarner sans cesse plus de mouvement dans la matière ; discerner dans la vie les modèles de la Beauté, grouper les formes les plus pures, les sculpter pour la durée, les peindre pour l'éclat fascinateur ; donner à l'instable perfection de la créature, un écho qui se prolonge..... »

I. R.



# Idéal et Réalité

---

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

---

Paraît vers le 5 de chaque mois, sauf en Août,  
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—  
Étranger..... Fr. 25.—

---

Secrétaire de la Rédaction : Maurice HEIM

---

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon  
COBLENCÉ, administrateur, 145, rue de la  
Pompe, Paris-XVI<sup>e</sup>.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours.

---

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font  
l'échange, doivent être adressés à M. Ernest MARK,  
39, rue Pigalle, Paris-IX<sup>e</sup>.*

**LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS**

## Idéal et Réalité

**ne publie que de l'inédit.**

---

Dès que le nombre des abonnés le permettra,  
la Revue paraîtra sur soixante-quatre pages,  
sans augmentation de prix.

---

**FAITES DE NOUVEAUX ABONNÉS**

# Editions du Faune

---

## Gustave ROUGER

- L'Autre Désir. . . . . Fr. 6.50  
Sonnets à rebrousse-pòils . . . » 4.50  
Poèmes du Moghreb. . . . » 5.—

## William TREILLE

- Le Prélude à la Tourmente . . » 8.50
- 

## En dépôt aux Editions du Faune

---

## THÉMANLYS

- Les Ames vivantes, *roman*. . . Fr. 4.—  
Misère et Charité, *étude sociale* . » 4.—  
La Route Infinie, *2 actes en prose*. » 2.—  
Le Miroir Philosophique, *1<sup>re</sup> série*. » 2.—  
L'Humanisme, *étude sociale* . . » 4.—

## Claire THÉMANLYS

- La Conquête de l'Idéal . . . » 5.—  
Le Rayon Vert, *un acte* . . . » 1.50